

Guilhem Méric

**LES EFFETS
BOOMERANG**

Témoignage

TABLE DES MATIÈRES

Prologue

Le temps d'avant

État de siège

Loin de tes bras

Comme dans un étau

Entre chamailleries et promesses

L'aube des nouveaux vaccins

Première panoplie de symptômes

Tous protégés de gré ou de force

Déclin de soi

Briser le silence

Des pistes de diagnostic

Du rêve aux dures réalités

Cause et reconnaissance de handicap

Un boulet sur l'estomac

Les maux qui fâchent

Changement de cap

Chemins de croix et de traverse

L'épreuve de vérité

Un combat sans fin

L'alliance ou l'abîme ?

Du même auteur

Aetherna, l'Émissaire de l'Au-delà, J'ai lu, 2015

Myrihandes

1 – *Le secret des âmes-sœurs, Harmonia, 2017*

2 – *Le Gardien de l'Âpre-Monde, Harmonia, 2018*

3 – *Le lac aux Larmes d'Or, Harmonia, 2018*

L'art de se prendre les murs, Pygmalion, 2018

Krog Macherok et le venin des Hautes Terres, Harmonia, 2021

© Harmonia Éditions 2023

ISBN : 978-2-9566997-6-7

Courriel : contact@myrihandes.fr

Couverture : Guilhem Méric

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

*À Julie, Mathieu, Marina, Pierre, Siham, Marc, Lucile, Martin,
Valérie, Julia, Hélène, Lucy...*

*À tous les membres des collectifs AAVIC Team 03, Du Vaccin aux
Acouphènes et ReactC19, de l'association Verity France et d'Où Est
Mon Cycle,*

À Christine Cotton qui m'a guidé et soutenu depuis deux ans,

*Et à tous les anonymes, victimes directes ou indirectes des vaccins
Covid à qui je souhaite, à travers mon témoignage, porter haut la voix
pour qu'enfin leur calvaire soit entendu et reconnu.*

PROLOGUE

C'est la rédaction de ma tribune en 2022 sur le journal en ligne ActuaLitté¹ – et le succès inattendu qu'elle a rencontré avec ses plus d'un million de vues – qui m'a interrogé sur la pertinence d'écrire plus longuement sur le sujet. À savoir, celui de toutes les incroyables galères de santé que j'ai rencontrées et que je continue d'endurer aujourd'hui depuis ma vaccination contre le Covid-19.

Je ne me sens pas plus légitime qu'un autre pour témoigner de mes maux, de la colère, de la détresse et parfois du désespoir qui me traversent. D'autres sont bien plus atteints que moi et souffrent chaque jour dans leur chair, en quête de solutions, de réponses à leurs questions, de prise en charge du corps médical. Certains auraient sans doute mille fois plus de raisons de se tenir à ma place et de raconter le calvaire qui est le leur depuis leur injection de ce produit qu'on nous a vendu comme le seul véritable rempart face au virus.

Mais voilà, il se trouve qu'écrire des livres, c'est mon métier depuis bientôt treize ans. L'imaginaire foisonnant, j'ai toujours pris un immense plaisir à raconter des histoires, à faire naître des mondes fantastiques, à faire vivre mes personnages de papier au fil de grandes aventures pleines de magie et d'émotion. C'est une façon créative et ô combien enrichissante de s'échapper du réel, de laisser derrière soi un quotidien parfois lourd à porter, en sachant que le fruit de notre travail

¹ <https://actualitte.com/article/106136/humeurs/vaccin-anti-covid-les-effets-boomerang>

nourrira d'autres gens, ceux à qui nos histoires parleront si fort qu'ils auront à cœur de s'y plonger à leur tour.

Je n'aurais sûrement pas dévié de cette voie, épanouissante à plus d'un titre, si la pandémie survenue en 2020 – et les réponses chaotiques qu'on lui a apportées – n'avaient brutalement bouleversé le cours de ma vie. De sorte que j'en suis devenu incapable de concentrer mes pensées sur un autre sujet que celui qui occupe mon corps chaque jour.

Il faut donc exorciser le mal. Extirper cette ciguë qui empoisonne mon esprit et livrer les choses telles que je les ai vécues. Pour moi mais aussi pour toutes celles et ceux qui souffrent en silence et ont besoin que des voix s'élèvent dans l'espoir qu'on les prenne enfin en considération.

Bien sûr, ce n'est que mon histoire. Ni plus ni moins importante que les autres. Mais si elle peut se faire l'écho de la douleur, de l'errance et de la détresse de milliers de blessés des vaccins anti-Covid, alors la rédaction de ce livre n'aura pas été vaine.

1.

LE TEMPS D'AVANT

Ceux qui me connaissent vous diront que j'ai toujours été tout feu tout flamme. En particulier dans mes activités artistiques. D'aussi loin que je me souviens, il a toujours fallu que la création fasse partie de ma vie. Comme si je nourrissais un besoin inconscient de laisser une empreinte à part sur le monde. Si bien que je m'attelais à la tâche avec la conviction chevillée au cœur que ce qui naîtrait de mes mains serait promis à un glorieux destin.

Je devais avoir une petite dizaine d'années à l'époque où le crayon a commencé à me démanger. Enfant gâté des seventies, je dessinais chaque jour, m'inspirant des personnages de bédés garnissant les étagères de ma chambre, depuis ceux de *Spirou Magazine* jusqu'aux super-héros de l'univers *Marvel* – qui ont fait un sacré chemin depuis au cinéma, chose que je n'aurais jamais soupçonnée en ces temps lointains. Toujours est-il que j'usais avec constance de mon crayon pour noircir de petits croquis les pages de mes cahiers, parfois même ceux de l'école, au point de susciter la curiosité de mes camarades. Certains jouaient des coudes dans la cour pour découvrir le fruit de mon travail passionné et me demandaient parfois de gribouiller la tête d'Astérix ou de Gaston Lagaffe sur un bout de papier. Je m'exécutais dans un demi-sourire, intimidé mais ravi de constater que mes gribouillages pouvaient attirer à moi tant de sympathie.

J'ai dû inventer une bonne centaine de personnages pendant la douzaine d'années où je me suis donné corps et âme à ma passion et à la création de bandes dessinées, souvent en compagnie de mon meilleur ami, cette grande gigue de Sébastien qui, lui aussi, avait chopé le virus et donnait libre cours aux fantaisies de sa propre imagination. Il n'y avait aucune compétition entre nous. Juste le plaisir de partager nos univers. De passer des heures entières à crayonner ensemble sur nos planches à dessin.

Jusqu'à ce que je prenne conscience des limites de mon modeste talent. Je ne me jugeais pas assez bon, d'un point de vue technique, et ne parviendrais jamais à percer le plafond de verre qui me séparait du dessinateur chevronné. Sans compter que tout cela prenait du temps : développer le récit, griffonner les scènes, les encrer, les colorer... Je ne me voyais pas passer une à deux années à plancher sur une seule et même bédé, penché sur mon bureau durant des après-midi entiers, alors que tant d'histoires ne cessaient d'éclorre jour et nuit dans ma tête, exigeant avec force que je leur donne vie à elles aussi.

C'est pourquoi j'ai fini par délaisser peu à peu le dessin, beaucoup trop difficile et aliénant à mes yeux, pour me consacrer début 1990 à une autre de mes passions : la musique. J'en écoutais depuis toujours et avais eu l'occasion d'en apprendre les rudiments au Conservatoire de Sète, après quatre années un peu rébarbatives de solfège et de cours de piano. La découverte des chansons de Renaud, et plus tard celles de Jean-Jacques Goldman, a fait office de révélation divine. Non seulement j'adorais leurs mots, leurs mélodies, mais je me sentais

capable de les imiter. Ce que je n'ai pas tardé à faire, armé d'un petit synthé acheté sur un marché aux puces, avant de composer mes premiers morceaux.

L'exercice était beaucoup plus gratifiant que le dessin : il ne fallait parfois que quelques heures pour écrire et mettre en musique une chanson, que je pouvais ensuite faire écouter à loisir autour de moi, à ma famille et à mes amis, impatient de recueillir leurs avis. Ça n'avait rien de chefs-d'œuvre, loin s'en faut. Certains dans mon entourage s'amusaient même de mes textes un peu niais ou de ma voix qui s'étranglait dans les aigus. Mais rien n'aurait su me décourager. Je composais sans cesse, m'achetais du matériel toujours plus moderne, enregistrais mes propres chœurs, m'essayais à chanter en duo avec des interprètes croisés dans des concours... Jusqu'à remplir des cassettes entières, que j'envoyais à quelques maisons de disques dans l'attente fiévreuse d'une réponse positive.

C'est à cette époque, autour de l'an 2000, que le succès triomphant des comédies musicales, Notre Dame de Paris en tête, m'a donné un nouvel élan. Cela faisait un moment que je piétinais. Que la solitude derrière mon clavier finissait par me peser. Il était temps de m'entourer. De ne plus faire cavalier seul. A travers une grande histoire que je pourrais raconter en musique ! La tête et le cœur en ébullition, je me suis mis à composer d'arrache-pied les premiers titres de mon spectacle en devenir, avant de passer une petite annonce dans le journal local pour trouver les chanteurs qui allaient m'accompagner dans l'aventure.

Autant le dire : personne autour de moi n'y croyait. Il s'agissait encore d'une de mes énièmes facéties d'artiste aux ambitions grand-guignolesques. Mais voilà, je me suis accroché. D'abord, en trouvant les bons interprètes pour camper les personnages de mon histoire. Ensuite en écrivant les trente-cinq titres qu'allait compter le spectacle. Un metteur en scène, un scénographe, des techniciens, des comédiens ont rejoint à leur tour le projet dont les proportions devenaient si importantes que la presse et les radios du coin commençaient à s'y intéresser. Nous avons fini par donner plusieurs représentations, en province pour commencer, en 2001, puis au Palais des Glaces de Paris en 2004. La troupe et l'équipe de communication, galvanisées par les perspectives inespérées qui s'offraient à nous, comptait alors une trentaine de personnes, que je chapeautais chaque jour avec un enthousiasme communicatif.

Le projet, hélas, n'a pas rencontré le succès escompté. Mais je l'ai mené jusqu'au bout. A la force du poignet et de la folle passion qui m'ont tenu pendant sept ans. Je reste très fier de ce que toute notre belle équipe a accompli. Même si la récompense tant espérée, celle d'une production à grande échelle, a fini par nous échapper. L'important, parfois, n'est pas la destination, mais le chemin parcouru.

Je n'avais pas encore cette philosophie à l'époque et, en 2006, la corde a cassé. Victime d'un burnout sévère, j'ai tout quitté : Paris, musique, travail et compagne, pour revenir dans mon Sud natal. Je devais à tout prix me ressourcer. Ne plus m'entêter dans une cause perdue. Et me fixer de nouveaux buts.

L'artiste en moi était toujours bel et bien en vie. Mais il lui fallait un autre exutoire. Une autre façon de s'exprimer. Plus abordable et moins exténuante que celle de cette comédie musicale qui m'avait essoré. Alors je suis revenu à la base. A l'écriture et à ses mots qui font les histoires. En jetant sur le papier les prémices de ce qui allait devenir mon premier roman.

J'ai gagné mes premiers galons d'auteur en le faisant publier en 2010, sous le nom de *Myrihandes*, avant de m'attaquer à ses suites et à d'autres ouvrages du même genre publiés chez une poignée d'éditeurs de la place parisienne. Certains d'entre eux sont nés de l'autoédition et de ma furieuse envie de les offrir au plus tôt à l'appétit de mes lecteurs. Le dernier en date, financé grâce à une campagne de crowdfunding, m'a donné l'occasion d'allier mon amour de l'imaginaire – en donnant vie à de fantastiques et facétieux Esprits de la nature – à mon combat pour la préservation de l'environnement. Mêler la féerie et l'écologie, à mon sens, était une bonne façon de sensibiliser les plus jeunes à des sujets essentiels tout en leur apportant la dose indispensable de divertissement et de magie.

2020 venait de pointer timidement le bout de son nez. J'avais repris du poil de la bête après une année 2019 difficile, jalonnée de problèmes affectifs et financiers, quand on a commencé à entendre parler, aux informations télévisées, d'un étrange virus venu de Chine. J'étais alors en pleine recherche d'emploi – je rêvais depuis des années de vivre exclusivement de mes livres mais la réalité, en fin de compte, avait fini par me rattraper – et pour être honnête, je n'ai pas

prêté beaucoup d'attention à cette épidémie qui se répandait à l'autre bout du monde. Après tout, on avait déjà eu droit à la grippe H1N1 une dizaine d'années plus tôt. Et pour ce que j'en savais, tout cela avait été beaucoup de bruit pour rien.

J'étais loin de me douter à quel point ce virus-là – et le chaos invraisemblable qui en découlerait – allait bouleverser ma vie.

2.

ÉTAT DE SIÈGE

J'ai commencé à prendre les choses au sérieux quand on nous a appris que le gouvernement chinois avait ordonné la construction de deux gigantesques hôpitaux en une dizaine de jours². Au bord d'une quatre-voies de la banlieue de Wuhan, la désormais tristement célèbre mégapole d'où a émergé le virus.

Le projet était aussi fou que pharaonique. A la mesure, visiblement, de la panique régnant au plus haut sommet du Parti, les hôpitaux de la ville n'étant pas suffisant pour absorber le flot exponentiel des malades. Sur place, c'était un vrai ballet de pelleteuses et de camions au milieu desquels fourmillaient des milliers d'ouvriers travaillant jour et nuit. « *L'épidémie est un démon. Nous ne permettrons pas au démon de se rester caché* », avait assuré le président Xi Jinping.³ Une façon de rassurer sa population. Mais aussi de montrer à l'Occident qu'il maîtrisait la situation.

Le régime totalitaire du pays, pour une fois, jouait en sa faveur. Il lui permettait de s'affranchir *de facto* des considérations bureaucratiques et des contraintes financières pour mobiliser toutes les ressources disponibles, quel que soit le coût humain et matériel. Budget des deux opérations : trois cent millions de yuans, soit la bagatelle de trente-neuf millions d'euros.

² <https://www.leparisien.fr/societe/coronavirus-la-chine-construit-un-hopital-geant-en-dix-jours-le-chantier-en-dix-photos-29-01-2020-8247486.php>

³ <https://www.7sur7.be/monde/lepidemie-est-un-demon-xi-jinping-defend-la-chine-face-a-loms~a54202e7/>

Ce branle-bas le combat d'une des plus grandes puissances mondiales, qui n'a jamais eu pour habitude de dilapider son l'argent pour des broutilles, aurait dû nous alerter sur l'imminence de la menace. Même si les autorités chinoises, sous le joug de la censure, se sont évertuées à nier jusqu'au 20 janvier 2020 l'existence d'une propagation entre humains⁴. Sans doute aurait-il fallu fermer les frontières avec la Chine, suspendre les activités économiques impliquant des échanges de marchandises, refuser l'accès sur le territoire à leurs cargos et leurs avions.

Aucun pays n'a osé prendre de décisions si radicales. Le virus, qui devait déjà circuler à bas bruit en France depuis plusieurs mois, a d'abord touché quelques personnes isolées, sans que leur état de santé n'inspire d'inquiétude. Le gouvernement, à ce stade, se voulait rassurant. *« L'épidémie est maîtrisée dans notre pays, mais il y a encore un très grand nombre de cas nouveaux chaque jour dans certains pays. Nous devons être prêts pour parer à toute éventualité »*, estimait Olivier Véran, alors Ministre de la Santé⁵. Il ne croyait pas si bien dire.

Je me souviens parfaitement du 28 février, date à laquelle nous sommes passés en « stade 2 » de l'épidémie. Le premier stade consistait à empêcher le virus d'entrer dans le pays et avait lamentablement échoué. Le second, ai-je appris le jour de l'annonce, devait avoir pour effet de freiner sa propagation par des « mesures d'endiguement ». Car entre temps, des groupes de malades – des

⁴ <https://www.letemps.ch/monde/asia-oceanie/chine-laisse-echapper-coronavirus>

⁵ <https://www.tf1info.fr/societe/le-jour-ou-il-y-a-trois-ans-la-france-detectait-ses-premiers-cas-de-covid-19-2245996.html>

clusters, serinaient les médias – étaient en train de se former dans plusieurs régions.

Je n'ai pas gardé le souvenir de ce jour pour cette raison – j'ai appris la nouvelle le lendemain par mes parents – mais parce que j'avais réussi le petit exploit de réunir cinq de mes meilleurs amis autour de moi dans un petit restaurant de sushis. La soirée était totalement improvisée et les avoir tous trouvés disponibles, sans les avoir prévenus au moins quelques heures en avance, tenait assez du miracle. J'en étais d'autant plus heureux que je sentais bien, depuis une paire de semaines, que cette histoire de virus chinois prenait des proportions inquiétantes. J'ignore si ça tenait de l'intuition, mais nous avons fait longue table et nous sommes réunis ensuite chez mon amie la plus proche pour prolonger ce beau moment d'amitié, aidés de quelques verres, de chansons et de rires.

Comme si la prochaine occasion ne se représenterait pas de sitôt.

J'ai gardé précieusement la photo de notre petite tablée. Elle me rappelait combien les choses pouvaient être simples et riches de petits bonheurs quand elles étaient partagées. Combien nous avons de la chance d'être libres de vivre de tels moments. Car après ce 28 février, la donne a changé du tout au tout.

Le virus, baptisé désormais Covid-19, devenait incontrôlable. Au point d'écourter le Salon de l'Agriculture, d'annuler le Salon du Livre de Paris, de reporter des matches et d'annuler des concerts. Puis d'interdire les rassemblements de plus de mille personnes en lieux clos. Mais le virus allait bien plus vite que les mesures prises à

l'emporte-pièce par le gouvernement. Le 12 mars, alors que l'on recensait plus de deux mille huit cent cas et soixante-et-un décès, Emmanuel Macron annonçait la fermeture des crèches, des établissements scolaires et des universités pour le lundi suivant et jusqu'à nouvel ordre⁶. Deux jours plus tard, le Premier ministre Edouard Philippe annonçait à son tour la fermeture de ce qu'il considérait comme des « commerces non essentiels » : restaurants, bars, cinémas, discothèques⁷.

C'était énorme. Du jamais vu pour moi, à l'aube de mes cinquante ans, ainsi que pour mes parents près desquels j'écoutais chaque soir s'égrener les nouvelles. Je vivais chez eux depuis la séparation avec la mère de mon fils et espérais depuis peu de temps reprendre une vie active pour voler de mes propres ailes. Sans me douter que ce maudit virus allait enterrer mes projets d'émancipation pour un long moment.

Le coup le plus dur, celui que j'ai ressenti comme un boulet plongeant au fond de mon ventre, a résonné le 16 juin à vingt heures, au moment de l'allocution d'Emmanuel Macron.

Le Président, en concertation avec experts et scientifiques, a décidé qu'il fallait limiter au strict nécessaire le nombre de nos contacts et de nos déplacements. Les regroupements extérieurs, les réunions amicales ne seraient plus permises. Se promener, retrouver ses amis dans les parcs, dans la rue ne serait plus possible.⁸ Les seules choses qui nous seraient autorisées à présent seraient d'aller faire nos courses,

⁶ <https://www.europe1.fr/politique/coronavirus-macron-annonce-la-fermeture-des-creches-etablissements-scolaires-et-universites-3954994>

⁷ <https://www.lesechos.fr/politique-societe/gouvernement/coronavirus-edouard-philippe-annonce-la-fermeture-des-bars-et-restaurants-1185369>

⁸ <https://pe.ambafrance.org/Adresse-aux-Francais-du-president-Emmanuel-Macron-16-03>

de nous rendre au travail, d'assurer des soins de santé et de faire un peu d'exercice, sans plus embrasser ni serrer la main à quiconque. Les fameux « gestes barrière » dont l'expression allait bientôt entrer sinistrement dans l'Histoire.

Le mot n'avait pas été prononcé. Mais il fallait l'entendre entre les lignes : il s'agissait bel et bien d'un confinement national.

« *Nous sommes en guerre* », a assené le chef de l'État.

En guerre contre un ennemi invisible. Contre tous ceux qui tenteraient de crever notre petite bulle de protection. Contre nos voisins. Contre notre prochain.

En guerre contre nous-mêmes.

J'étouffais déjà.

3.

LOIN DE TES BRAS

C'était hier. C'était il y a des semaines. Une éternité déjà. J'ai ouvert la porte de ta chambre, éclairée de la pâle lueur bleutée de ta veilleuse, et me suis penché pour te caresser la tête. Tu dormais comme souvent, les fesses en l'air et les mains coincées sous la poitrine, dans ta gigoteuse bientôt trop petite pour ton âge, mais au fond de laquelle tu adorais te glisser le soir en riant.

Mon fils chéri. Mon petit chat.

Je t'ai collé un bisou dans le cou. Là où ta peau était encore chaude de sommeil. « Ça pique », as-tu glissé comme chaque jour avant de me tendre les bras. Mon cœur s'est gonflé, comme chaque jour lui aussi. Je t'ai sorti du lit et regardé traîner des pieds en bâillant vers les toilettes. Tes cheveux d'or accrochaient la lumière de la petite lampe du couloir comme des traînées d'étoiles.

J'avais tout préparé de mon côté : tenue soignée, petit déjeuner avec tes traditionnelles tartines au miel, sac de voyage, serviette propre et pipettes de sérum physiologique pour bien te nettoyer le nez. Cette énième laryngite qui te faisait tousser comme un petit phoque asthmatique était presque guérie. Ta maîtresse et tes copains d'école seraient contents de revoir ta frimousse d'angelot tout à l'heure.